

LA
FIANCÉE DE BERLIN,

OU

LE JEU DE CACHE-CACHE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. THÉAULON;

Représentée sur le Théâtre du Vaudeville, le 23 juin 1827.

Seconde Edition.



PARIS,

CHEZ BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N. 51.

1827.

Personnages.

Acteurs.



LE BARON	M. LEPEINTRE JEUNE.
VERNER, son secrétaire	M. BERCOUR.
LINDORF, colonel	M. DEROUVÈRE.
FRITZMANN, concierge	M. FONTENAI.
BATILDE, sœur de Lindorf	M ^{me} DÉLIA.
ÉVELIE, nièce du baron	M ^{me} LAFONT.
BERTA, attachée à Évelie	M ^{lle} MINETTE.
LA GRANDE BLONDE, personnage muet.	M ^{lle} LANGLOIS.
COMPAGNES D'ÉVELIE.	
DOMESTIQUES.	

(La scène est à Berlin.)

CACHE-CACHE,

OU

LA FIANCÉE DE BERLIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un riche salon; à droite du spectateur, un tableau d'histoire masque une cachette. Du même côté, dans le fond, est la porte d'un escalier dérobé; de l'autre côté, est l'étui d'une harpe, et une table auprès; une porte au fond. Deux portes latérales. La harpe est hors de l'étui.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZMANN, VALETS, ensuite BERTA.

FRITZMANN, aux valets.

Emportez cette harpe chez le luthier, et dites-lui de raccommoder, sur-le-champ, la pédale qui est dérangée; il faut que cet instrument soit emballé dans la journée : tout le monde part pour la campagne, après la noce. (*Les valets* emportent la harpe.)

BERTA,

La noce! la noce! se fera-t-elle, la noce? Le promis (1) n'arrive pas; et il me semble qu'on ne peut guères se marier sans lui.

FRITZMANN.

Que dit mademoiselle Berta?

1 Expression dont on se sert à Berlin pour désigner le prétendu:

BERTA.

Je dis qu'on ne peut pas faire un mariage, sans mari.

FRITZMANN.

Cela arrive souvent. On joue de la harpe dans un concert; au lieu de regarder la musique, on a les yeux dans la salle; tout à coup on aperçoit celui qu'on aime à côté d'une jolie femme; dans un moment de dépit, on appuie le pied sur la pédale un peu plus fort que de coutume, et crac! voilà de l'ouvrage pour le luthier.

BERTA.

Que diantre me chante-t-il là? Vous radotez, père Fritzmann.

FRITZMANN.

C'est vrai, ce que je dis; voilà trois fois qu'on raccommode cette harpe cette semaine.

BERTA.

Maudit sourd! va. (*Elle lui fait signe de prendre son cornet.*)

FRITZMANN.

Je vous entends fort bien sans cela, mademoiselle; ne dirait-on pas que je suis sourd?

BERTA.

Non, il ne l'est pas; quand on lui parle il faut toujours crier à se compromettre, et il ne vous entend pas encore.

FRITZMANN.

Oui, je sais de vos nouvelles! parce que j'ai l'oreille un peu dure, vous voulez me faire passer pour sourd, afin que monsieur le baron m'ôte ma place de concierge; mais grâce au ciel, j'entends les ordres qu'il me donne; et malgré les complots que l'on fait, ici, contre moi, tous les jours, on ne parviendra pas à me faire perdre la confiance d'un si bon maître. Je me suis bien aperçu, depuis long-temps, que, quand je suis là, tout le monde parle bas, afin que je n'entende point, et l'on s'imagine que je ne sais rien; mais j'ai tout écouté.

BERTA.

Avec les yeux probablement.

FRITZMANN.

Et la preuve que j'entends: c'est que je n'ignore pas que monsieur le baron marie sa nièce avec un jeune colonel qui

devait arriver avant-hier de Breslaw à Berlin, que le mariage devait se faire hier, mais qu'il a été remis à ce matin, parce que le jeune colonel a oublié de venir, et que monsieur le baron a décidé, qu'après la cérémonie, tout le monde partirait, aujourd'hui, pour ses terres de la Poméranie!!... Et bien, mademoiselle, ai-je bien entendu?

BERTA.

C'est vrai, vous entendez ; mais cela n'empêche pas, père Fritzmann, que vous ne (*avec le ton de compliment*) soyez un vieux radoteur.

FRITZMANN, *trompé par le geste.*

C'est bon ! c'est bon ! je n'aime pas qu'on me flatte.

BERTA, *de même.*

Un vieil entêté !

FRITZMANN.

Merci ? merci !

BERTA, *Même jeu.*

AIR *des maris ont tort.*

Bref, vous êtes un méchant homme
Qui nous faites toujours gronder ;
Aussi je vous hais, Dieu sait comme !

FRITZMANN.

Vos compliments vont m'obséder

BERTA, *ayant toujours un air flatteur.*

Même, d'une façon accorte,
Quelque jour, vilain rapporteur,
Je vous ferai mettre à la porte.

FRITZMANN.

Je sais que vous avez bon cœur.

Et si vous-voulez, mamzelle Berta, nous pourrions faire un petit arrangement... Je ne suis pas sourd ; mais je n'entends pas quelquefois?.. Ne me quittez pas, quand monsieur le baron me donnera un ordre ; je ferai semblant de l'entendre parfaitement, et vous me le transmettrez en particulier au moyen de cette oreille supplémentaire (*il montre son cornet*) que je cache aux yeux de tout le monde, et pour cause. Si vous me rendez ce petit service, vous serez contente de moi.

BERTA.

Je ne demande pas mieux.

FRITZMANN, *qui avait son cornet.*

Vous ne demandez pas mieux; eh! bien, nous voilà d'accord!

BERTA, *à part.*

C'est bon, je lui ferai faire toutes les bévues que je voudrai.

FRITZMANN.

Mais surtout gardez-moi le secret!

BERTA.

Je vous le promets. (*A part.*) Nous allons nous amuser. (*Haut.*) Silence! voilà monsieur le baron.FRITZMANN, *cachant son cornet.*

Il ne faut pas montrer le bout de l'oreille.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON.

BERTA.

Comme il a l'air triste et préoccupé! Depuis cette nuit il se passe quelque mystère dans l'hôtel, c'est sûr; mais il ne faut rien dire... je pourrais me compromettre.

LE BARON.

Que faites-vous ici?

BERTA.

Nous venons de faire emporter la harpe, monsieur le baron.

LE BARON.

C'est bien!... Berta, où est ma nièce? est-elle prête pour la cérémonie?

BERTA.

Oui, monsieur le baron, elle a repris ses habits de fiancée.

LE BARON.

Pauvre enfant!.... Et où est-elle en ce moment?

BERTA.

Il ne faut rien dire; je l'ai vue se promener dans le-jardin avec monsieur Verner.

LE BARON, à part.

Toujours avec ce jeune homme.... Heureusement le colonel emmènera sa femme dans le Mecklembourg. (*Haut.*) Et les jeunes compagnes de ma nièce sont-elles arrivées ?

BERTA.

Oui, monsieur le baron; elles sont toutes rassemblées dans la grande galerie avec leurs belles robes blanches et leurs couronnes de fleurs. Elles s'ennuient bien de ne point voir arriver le promis de mademoiselle Evelie.

LE BARON.

Taisez-vous... Dites à ma nièce d'inventer quelques jeux pour distraire ces demoiselles en attendant; le colonel ne peut tarder à arriver. Fritzmann!..... Fritzmann! c'est à toi que je parle; fais préparer ma berline.

FRITZMANN, pendant que le baron se retourne, à Berta; il a pris son cornet.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

BERTA, parlant dans le cornet.

Il demande son cabriolet.

FRITZMANN.

Oui, monsieur le baron, à l'instant même.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LE BARON, seul.

Quelle fâcheuse aventure ! quel contre-temps fatal ! Tout le monde rassemblé pour ce mariage depuis trois jours, et le prétendu ne peut se montrer.... Profitons du moment où je suis seul pour faire prendre l'air à mon prisonnier. (*Il va fermer la porte du salon, et s'approche du tableau; il pousse un bouton, et le tableau en s'ouvrant laisse voir une porte; le baron l'ouvre encore en pressant un second bouton, mais il place un crochet pour empêcher ces portes de se fermer. La seconde porte laisse apercevoir un lieu très-obscur, où l'on distingue quelques coffres-forts. Lindorf sort de cette cachette.*) Sortez, colonel Lindorf, sortez, vous n'avez rien à craindre.

LINDORF.

Savez-vous, mon cher baron, que vous avez là une excellente cachette?

LE BARON.

Il est vrai quelle est impénétrable! et malheur à l'imprudent qui se hasarderait à y entrer sans en connaître tout le secret; il s'y trouverait pris comme dans un trébuchet. Cette porte ne peut s'ouvrir de l'intérieur sans des précautions connues de moi seul, et comme il lui serait difficile de se faire entendre, celui qui oserait y pénétrer périrait infailliblement... Mon père fit construire cette retraite au temps de l'invasion; et je dois m'estimer heureux..... Mais convenez, colonel, que vous êtes un grand étourdi: se battre en duel, la veille de son mariage, et se battre sans témoins encore.

LINDORF.

Je n'ai fait que me défendre!.... J'arrivais hier à Berlin pour épouser votre nièce... Presqu'en descendant de voiture, je suis provoqué par le fils du comte de Butler.... il était nuit; il arrivait comme moi. Nous nous rendons dans une rue écartée, et à la lueur du réverbère.... Il tombe: je crois l'avoir tué.... Je m'éloigne à la hâte; Butler n'était que blessé. Il a nommé son adversaire, et veut me faire passer pour l'agresseur.

LE BARON.

C'est qu'il connaît toute la rigueur de nos lois sur ce point; la situation où vous vous trouvez est très-délicate: la famille de votre adversaire est puissante; la blessure du jeune homme est dangereuse, et, malgré tout mon crédit..... Vous aviez d'ailleurs tenu, à votre régiment, certains propos contre le jeune Butler.

LINDORF.

Moi, mon cher baron, jamais. Attendez..... en effet, je me rappelle avoir dit à Breslaw, que si je le rencontrais jamais je lui couperais les oreilles. (*Riant.*) Mais cela ne prouve rien, puisqu'il est blessé à l'épaule.

LE BARON.

J'aime à voir que du moins votre malheur ne vous a rien fait perdre de votre gaieté.

LINDORF.

La gaité, mon cher baron, c'est la conscience!

AIR de Prévillé et Taconquet.

A la gaité sans réserve on se livre,
Lorsque le cœur ne nous reproche rien.
Le doux plaisir aisément nous enivre,
Et rien n'est gai comme l'homme de bien.
Mais du méchant les goûts sont loin des nôtres :
S'il est réveur, ce n'est pas étonnant.
Celui qui fait toujours pleurer les autres,
Ne peut jamais rire bien franchement.

LE BARON.

Je suis bien de votre avis.

LINDORF.

Ce qui m'afflige, mon cher baron, c'est que le malheur qui m'arrive va retarder mon mariage avec votre aimable nièce; encore si je pouvais la voir! D'après le portrait que vous m'en avez fait.... elle doit être charmante!.. et quinze ans à peine.

LE BARON.

Oui, c'est encore un enfant qui ne songe qu'à jouer, à folâtrer; mais vous ne verrez Evelie qu'à la campagne où nous allons nous rendre tous. Votre mariage ne se fera même, mon cher Lindorf, que lorsque votre affaire sera entièrement arrangée.... La prudence l'exige.... J'y vais mettre tous mes soins. J'irai voir moi même la famille de votre adversaire, je tâcherai de parvenir jusqu'auprès du blessé, et j'espère que cela s'arrangera promptement.

LINDORF.

N'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

LE BARON.

Puisque vous m'avez répondu de sa discrétion, vous verrez votre sœur avant de partir; je lui ai fait dire de se rendre secrètement à mon hôtel.

EVELIE, *en dehors.*

Mon oncle! mon cher oncle!

LE BARON.

C'est ma nièce, rentrez; je vais lui ouvrir pour ne point éveiller les soupçons.

LINDORF.

-Si je pouvais la voir sans être vu.

LE BARON.

Rentrez, vous dis-je !

AIR du Dîner à Pantin.

Ne faites point d'imprudence ;
 Bientôt vous pourrez les voir,
 Car pour votre délivrance
 Il me reste beaucoup d'espoir.

LINDORF.

On m'a dit qu'elle est si jolie !
 Ne pas la voir est un tourment ;
 Déjà je l'aime à la folie.

LE BARON, riant.

Pouvez-vous aimer autrement ?

ENSEMBLE.

Ne faites point d'imprudence, etc.
 Ne faisons point d'imprudence, etc.

(Lindorf rentre dans la cachette ; le baron referme le tableau.)

SCÈNE IV.

LE BARON, ÉVELIE, en fiancée.

LE BARON.

Que veux-tu, ma chère Éveline ?

ÉVELIE.

Cher oncle, mes jeunes compagnes sont là... En attendant
 que mon prétendu arrive, voulez-vous nous permettre de
 jouer à nos jeux accoutumés ?

LE BARON.

Est-ce que je m'oppose jamais à vos plaisirs, mon enfant ?
 toute la maison est à votre disposition. (*A part.*) Cette ca-
 chette est ignorée de tout le monde, je puis leur permettre
 sans danger l'entrée de ce salon.

ÉVELIE.

Croyez-vous que monsieur le colonel viendra aujourd'hui,
 cher oncle ?

LE BARON.

Je l'espère, mon enfant ; son absence t'inquiète ?

ÉVELIE, *avec indifférence.*

Non, mon oncle.

LE BARON.

Quelle indifférence ! tu rais pourtant que le colonel est un jeune homme charmant, un militaire distingué. Ce mariage doit te plaire, et tu dois éprouver quelque impatience de voir ton prétendu.

ÉVELIE.

Qu'il arrive, qu'il n'arrive pas, cela m'est bien égal, mon oncle ; vous désirez que je l'épouse, le bonheur de ma vie est de vous obéir. (*Elle soupire.*)

LE BARON.

Tu soupirez, Évelie ; aurais-tu donc quelque peine secrète ?

ÉVELIE.

Je l'ignore.

AIR : *Ce que j'éprouve.*

Cet hymen doit combler vos vœux ;
 Mon seul bonheur est de vous plaire ;
 Je dois obéir et me taire,
 Heureuse de vous rendre heureux.
 Lorsque je pense à cette chaîne,
 Je ne sais quoi vient me saisir ;
 Je ne puis bien le définir....
 Je crois éprouver de la peine,
 Mais peut-être est-ce du plaisir.

LE BARON, *à part.*

Son ingénuité doit me rassurer, et la délicatesse de Verner, d'ailleurs.... (*Haut.*) Va retrouver tes compagnes, ma chère Évelie, et reprenez vos folâtres jeux ; je vais rendre une visite importante.... A mon retour nous partirons pour la campagne.

ÉVELIE.

Emmenerons nous votre secrétaire à la campagne, mon oncle ?

LE BARON.

Mon secrétaire ! Évelie, vous savez que ce n'est pas le titre qu'il faut donner à ce jeune homme ; neveu d'un feld-maréchal tué dans la dernière guerre.... Verner est

un ami; je ne l'ai pris chez moi que pour le former aux affaires publiques.

EVELIE.

Ah? monsieur Verner est un jeune homme charmant.

LE BARON, *à part.*

Voilà mes soupçons qui reviennent!.. se pourrait-il que Verner... Non, non, je connais la droiture de son âme.... Et cependant l'amour est l'erreur de son âge, et depuis quelques jours il est distrait, rêveur.... Il faut les observer. (*Haut.*) Adieu, chère Evelie, je serai bientôt de retour.

EVELIE.

Adieu, mon bon oncle!

LE BARON, *après l'avoir embrassée.*

AIR : *Allons réveiller tout le monde.*

Allons, plus de mélancolie,
Livre ton âme à la gaieté.
Ton oncle, ma chère Evelie,
Ne veut que ta félicité.

EVELIE, *tristement.*

Pour moi vous êtes un bon père.

LE BARON, *à part.*

Ce chagrin devrait m'effrayer.
Elle est si triste! Mais j'espère
Qu'un mari pourra l'égayer.

ENSEMBLE.

Allons, plus de mélancolie, etc.

(*Le baron sort.*)

SCÈNE V.

EVELIE, *seul.*

Du chagrin? je n'en ai pas; je suis triste, mais je ne sais pas pourquoi, car avec mon oncle, tous mes désirs sont remplis!.. je n'ose pas le dire... cependant, ce mari qu'on attend, me plaît, quodique je ne l'aye jamais vu; et je me fais du mariage une idée charmante!

RONDEAU.

AIR du Hussard de Felsheim.

Oui, c'est un jeu charmant
Que le mariage,
Quand dans son époux on trouve un amant.

On dit méchamment :
Bien fou qui s'engage !
Avoir un époux
C'est le sort le plus doux.

La femme toujours ordonne, commande,
Et c'est le mari qu'on voit obéir.
C'est un vrai plaisir !,
Et ma joie est grande
De pouvoir un jour
Commander à mon tour.
Oh ! c'est un jeu charmant, etc.

Il faudra quitter, c'est ce qui me fâche,
Ces jeux si jolis qui sont tant de mon goût.
Plus de balançoire et plus de cache-cache...
Oui, mais un mari, cela remplace tout.
Oh ! c'est un jeu charmant
Que le mariage, etc.

SCÈNE VI.

EVELIE, BERTA,

BERTA, *entrant en riant aux éclats.*

Ah ! que c'est drôle, que c'est drôle !... mais il ne faut rien dire.

ÉVELIE.

Qui te rend donc si gaie, Berta ?

BERTA.

Il ne faut rien dire... Et pourtant je vais vous conter ça...
Ce vieux sourd de M. Fritzmann a la prétention d'entendre...
M. le baron avait demandé sa berline, Fritzmann lui a fait
préparer son cabriolet : M. le baron était furieux.

ÉVELIE.

Et le chagrin de ce pauvre Fritzmann vous fait rire ?

BERTA.

Oui, car c'est un vieux grondeur ; mais ce n'est pas là le

plus divertissant; il est arrivé une bien autre aventure dans l'hôtel.

ÉVELIE.

Une aventure ?

BERTA.

Oui, mais...

AIR de la Chaumière.

Il n'faut rien dire,
Car on dit que trop parler nuit;
Pour nous perdre un mot peut suffire,
Surtout quand on a de l'esprit,
Il n'faut rien dire.

Il n'faut rien dire,
Car pour peu qu'on parle on médit;
Aux femmes surtout ça peut nuire !
En amour dès que tout est dit,
Il n'faut rien dire.

ÉVELIE.

Tout cela ne me regarde pas, je vais rejoindre mes compagnes.

BERTA.

Vous ne voulez donc pas savoir ce que je sais !

ÉVELIE.

Non, Berta? si c'est un secret .. comme tu dis, il ne faut rien dire... Où sont mes bonnes amies ?

BERTA.

Toujours dans la galerie; elles vous attendent pour jouer à cache-cache, votre jeu favori.

ÉVELIE.

Oui, c'est le jeu que j'aime le mieux.

BERTA.

Et vous le jouez avec un zèle, une ardeur!.. Du reste, vous faites bien! ça ne vous nuira pas dans votre ménage.

ÉVELIE.

Que veux-tu dire ?

BERTA.

Hein! il ne faut rien dire.

AIR : *Vaudeville de l'Homme fossile.*

Tenez, l'mariage est un jeu
 Qui sans doute est bien fait pour plaire;
 Mais le danger de maint aveu
 Souvent exige du mystère.
 Sur un regard, un billet doux,
 On dit que l'un l'autre on se fâche.
 Ah ! pour le bonheur des époux
 Je vois que l'hymen entre nous
 Doit être un jeu de cache-cache.

ÉVELIE.

Je ne comprends pas.

BERTA.

C'est possible... Je vous disais donc qu'il est arrivé un événement dans l'hôtel...

ÉVELIE.

Je ne veux pas le savoir.

BERTA, *l'arrêtant.*

C'est pourtant bien intéressant.... Un inconnu qui est entré à minuit, avec un manteau, et qui n'est pas ressorti..... C'est sûr; la voisine Schult l'a vu, et elle m'a dit qu'il n'en fallait rien dire.

ÉVELIE.

Vous auriez dû lui obéir, Berta; votre indiscrétion et votre bavardage vous porteront malheur.

BERTA.

Vous croyez, mademoiselle: alors il ne faut rien dire; mais tenez, voilà vos compagnes qui s'ennuient de ne pas vous voir, et qui viennent vous chercher pour jouer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA GRANDE BLONDE, COMPAGNES D'ÉVELIE,
vêtues en blanc avec des couronnes.

CHOEUR.

AIR : *Vite à Tivoli.*

A ce joli jeu
 Venez dire adieu,
 Ma chère Évelie,
 Puisqu'on vous marie !

A ce joli jeu
Venez dire adieu ;
On va vous unir,
Demain plus de plaisir.
Oui, nos jeux chéris
Vont être finis.
Dans le mariage
Il faut être sage.
Jouons maintenant
Jusques au moment
Où votre mari
Va se montrer ici.

ÉVELIE.

Pardon, mes bonnes amies, si je vous ai fait attendre ;
mê voilà ! maintenant je suis toute à vous ; commençons.

BERTA.

Si vous vouliez, mesdemoiselles, me permettre de jouer
avec vous, je chercherais la première... et ça me fera bien
de l'honneur.

ÉVELIE.

Voulez-vous que Berta joue avec nous ?

(Elles ne répondent pas.)

BERTA.

Ah ! il ne faut pas faire tant les fières, parceque vous êtes
de grandes demoiselles et que je suis une pauvre fille de
village ; d'ailleurs si vous avez des châteaux et de beaux
habits, j'ai peut-être des choses que vous n'avez pas.....
Mais il ne faut rien dire.

ÉVELIE.

Ne te fâches pas, Berta ! tout le monde veut bien que tu
joues avec nous.. C'est toi qui vas chercher d'abord.

BERTA.

C'est dit. (*A part.*) Si elles croient qu'elles vont me
mépriser ; cette grande blonde surtout, qui est là comme une
statue !

ÉVELIE.

Mes amies, vous prendrez garde en courant de renverser
ma harpe, n'est-ce pas ?

BERTA.

Avec ça qu'elle n'est pas dans l'étui.

ÉVELIE.

Elle n'y est pas ! (*Elle l'ouvre.*) Non. (*A part.*) Oh ! la

bonne cachette, personne ne me trouvera là ; j'y reviendrai.
(*Haut.*) Allons, mes bonnes amies.

CHOEUR.

A ce joli jeu
Venez dire adieu, etc.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

BERTA, *seule.*

C'est que je n'aime pas qu'on ait l'air de mépriser les gens, et il me semble que la grande blonde a eul'air... Si je puis la prendre, je la pincerai joliment.

SCÈNE IX.

BERTA, LE BARON, FRITZMANN.

LE BARON.

Cette berline est-elle prête enfin ?

FRITZMANN.

Demandez à mamzelle Berta, monsieur le baron.

BERTA.

Monsieur le baron demande quelque chose ?

LE BARON.

Ma voiture pour sortir.

BERTA, *regardant par la croisée.*

Elle est prête, monsieur le baron.

LE BARON.

Mon pauvre Fritzmann ! tu n'es bon à rien.

FRITZMANN.

Demandez à mamzelle Berta, monsieur le baron.

BERTA.

C'est un vieux roquentin qui embrouille tout dans la maison, monsieur le baron ; il faudra le mettre à la retraite, et prendre mon grand cousin pour le remplacer ; mais il ne faut rien dire.

FRITZMANN, *feignant d'avoir entendu.*

Ce qu'elle vous a dit, monsieur, est l'exacte vérité.

LE BARON.

Le pauvre homme!.... Mais dis-moi, Berta, Verner n'est pas rentré depuis que tu l'as vu causant avec ma nièce.

BERTA.

Non, monsieur le baron.

FRITZMANN, *de même.*

Monsieur le baron est si bon, si généreux.

LE BARON.

Peste soit du sourd!.. Et tu n'as rien entendu, Berta, de ce qu'ils se disaient ?

BERTA.

Oh! si vraiment; mais.... il ne faut rien dire...

LE BARON.

Parle, je te l'ordonne.

BERTA.

Eh! bien, monsieur le baron, ils se disaient...

UNE VOIX, *criant du dehors.*

C'est fait!

BERTA.

Voilà! (*Elle s'enfuit.*)

LE BARON.

Berta! Berta!

BERTA, *de loin.*

Je suis du jeu!

(*Elle sort.*)

FRITZMANN, *sans cornet.*

Elle n'est plus là! (*A part.*) Peste soit de la petite folle qui me laisse ainsi en tête-à-tête avec monsieur le baron!

LE BARON.

Va-t-en!

FRITZMANN.

Oui, monsieur le baron, je cours vous la chercher; mamzelle Berta! mamzelle Berta!

(*Il sort*)

SCÈNE X.

LE BARON, VERNER.

LE BARON, *à part*.

Décidément, Verner serait-il amoureux de ma nièce? et ma nièce elle-même....

VERNER.

Pardonnez, monsieur le baron, si je me suis fait attendre; mais au moment de m'éloigner de Berlin, j'ai voulu faire mes adieux à toute ma famille.

LE BARON.

A toute votre famille, mon cher Verner! c'est fort bien; mais je vois à votre tristesse qu'un intérêt peut-être plus vif vous retient à Berlin... Pourquoi ne pas me l'avouer? N'ai-je point pour vous la tendresse d'un père? et ne sais-je pas d'ailleurs paraître aux faiblesses du cœur?

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Il est un temps où la jeunesse
Doit payer tribut aux Amours,
Et, par malheur, dans la vieillesse
On ne s'en souvient pas toujours.
Pour moi je suis plus raisonnable,
Et, sans faire outrage aux vertus,
Je trouve toujours pardonnable
L'erreur que je ne commets plus.

VERNER.

Je connais votre générosité, et pour répondre aux bontés dont vous m'avez comblé, je vous avouerai qu'un amour qui fit jusqu'à ce jour mon bonheur, me réduit, en ce moment, au désespoir... Depuis long-temps j'aime une jeune veuve.

LE BARON.

Une veuve! (*A part.*) Voudrait-il me donner le change? Eh! bien, mon ami, votre maîtresse vous serait-elle infidèle?

VERNER.

Je le crains.

LE BARON.

Vous m'étonnez, Verner; les veuves sont fidèles ordinairement; l'expérience les rend sages.

VERNER.

Ah! monsieur, je ne suis que trop sûr de mon malheur.

LE BARON.

Il ne faut pas croire trop légèrement aux apparences... Mais enfin, si votre veuve vous a trahi, ce qu'au reste n'est pas impossible, n'oubliez pas de vous désespérer pour cela! Songez à votre nom, à vos espérances, à une carrière brillante vous attend, et la gloire vous dédommagera quelque jour...

VERNER.

Ah! monsieur.

AIR : *C'est bien ici l'instant de la connaître.*

J'aime la gloire avec transport!
 Mais par l'amour la gloire est embellie;
 Et, pour mieux illustrer mon sort,
 J'avais compté sur une tendre amie.
 Mais, ô revers inattendu!
 Le ciel, par sa rigueur extrême,
 M'enlève un bien qui m'était dû;
 Ah! tout avenir est perdu
 Le jour où l'on perd ce qu'on aime.

LE BARON.

Oh! oh! mon ami, il paraît que ceci est sérieux. (*A part.*) Je me suis trompé probablement. (*Haut.*) Mon cher Verner, votre douleur me touche, et si vous êtes tenté d'essayer un accommodement avec votre veuve, vous pouvez rester à Berlin.

VERNER, *vivement.*

Rester à Berlin!... au contraire, monsieur; je veux m'éloigner, je veux partir avec vous... J'ai besoin de quitter cette ville.

LE BARON, *à part.*

Voilà mes soupçons qui se tiennent. (*Haut.*) Eh bien, comme il vous plaira, Verner!.. Je suis obligé de partir, ne quittez pas ce cabinet; il se présentera une jeune dame à laquelle je prends le plus vif intérêt.. Vous lui direz que je ne tarderai point à me rendre auprès d'elle; je vous charge de lui tenir compagnie..

VERNER.

Oui, monsieur le baron.

(*Le baron sort.*)

SCÈNE XI.

VERNER, *seul.*

Où, je veux quitter Berlin, je veux m'éloigner d'elle. Pu s j' douter de sa perfidie?... hier, au moment où elle venait de me faire refuser sa porte, n'ai-je pas vu un homme sortir mystérieusement de son hôtel. Ah! Bathilde! Bathilde! que je vous connaissais p.u... et que vous m'avez mal jugé!

AIR : *Rappelez-moi, je reviendrai.*

Parfois d'une tendre victoire
 Quand l'amour flattait mon ardeur,
 J'ai trop pris soin de votre gloire,
 Et pas assez de mon bonheur.
 Le doux moment d'une défaite
 Ne se retarde pas en vain;
 En amour la plus belle fête
 Souvent n'a pas de lendemain.

SCÈNE XII.

VERNER, ÉVELIE:

ÉVELIE. (*Elle entre en courant.*)

Monsieur Verner ici!... C'est égal, il ne me trahira pas, lui!... Monsieur Verner, mes compagnes me cherchent; ne dites pas que je suis là. (*Elle se cache dans l'étui de la harpe.*)

VERNER.

Heureuse innocence! Pourquoi Bathilde n'a-t-elle pas encore cette candeur?... Mais que vois-je!... Me trompé-je? .. C'est elle?... Oui, c'est Bathilde!... Par quel bonheur.....

SCÈNE XIII.

VERNER, BATHILDE, ÉVELIE, *dans l'étui de la harpe.*

BATHILDE.

Verner! quel contre-temps!

VERNER.

Vous ici, madame, et qu'y venez-vous chercher?

BATHILDE.

Une importante affaire m'amène auprès du baron, et si vous voulez me prouver que vous m'aimez, vous ne m'adresserez à ce sujet aucune question.... Il me serait impossible d'y répondre.

EVELIE, *entr'ouvrant l'étui.*

Je n'entends personne.... Ah! quelle est cette dame?

VERNER.

Quoi, Bathilde!....

BATHILDE.

Bien plus... j'exige que vous sortiez à l'instant de cet hôtel pour n'y rentrer que lorsque j'en serai sortie.

VERNER.

Par exemple, vous me permettrez de trouver cette proposition un peu singulière.

BATHILDE, *gaiement.*

Ce n'est pas une proposition, monsieur! c'est un ordre que je vous donne.

AIR de l'Angelus.

Si j'en crois vos tendres sermens,
 Verner, Bathilde vous est chère;
 Mais de vos nobles sentimens
 Je veux une preuve plus claire.
 Vous me la donnerez, j'espère.
 Faites donc ce que je prescris.
 Le devoir des amans, je pense,
 A Berlin aiusi qu'à Paris,
 Est, comme celui des maris,
 Dans une entière obéissance.

EVELIE.

C'est bon à savoir cela!..

VERNER.

Je m'éloigne, madame, je sors; mais j'espère que bientôt vous ferez cesser l'incertitude cruelle où vous me tenez plongé depuis quelques jours; je ne vous reconnais plus, votre gaieté a disparu... Vous êtes, avec moi, contrainte, embarrassée.

BATHILDE, *à part.*

C'est vrai!

VERNER.

Quelque grand mystère semble vous occuper entièrement;
et peut-être ...

ÉVELIE.

On vient.... cachons-nous.

(*Elle s'enferme.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BERTA.

BERTA.

Monsieur Verner, vous n'avez pas vu mademoiselle
Évelie?

VERNER, *à part.*

Et moi qui oublie qu'elle est près de nous.

BERTA.

Je vois ce que c'est, vous le savez, mais vous dites com-
me ma marraine qui m'a donné son dicton : il ne faut rien
dire; elle est peut-être au jardin, et j'y cours. (*Revenant.*)
A propos, monsieur Verner... pardon, madame, (*bas*) vous
devez savoir cela vous : on dit qu'il y a un inconnu caché
dans la maison.

VERNER.

Quel inconnu?

BERTA, *bien bas.*

Je ne le connais pas! tout ce que je sais, c'est qu'il y
a, ici, un inconnu.

(*Elle se sauve.*)

VERNER, *à part.*

Un étranger caché dans l'hôtel.... et Bathilde en ces
lieux!... Cette contrainte, ce mystère.... Plus de doute!
c'est lui qu'elle vient chercher.

BATHILDE.

Eloignez-vous, Verner, je vous en prie.

ÉVELIE, *ouvrant la harpe.*

Berta est partie! et cette dame est toujours là.

VERNER, *à part.*

Et je ne puis lui parler!... mademoiselle Évelie peut tout
entendre. (*Haut.*) Oui, madame, je vais vous obéir... Mais
avant tout, permettez-moi d'écrire un mot.

BATHILDE.

Hâtez-vous, je vous en con ure.

*(Verner se met à une table et écrit.)*AIR : *Dans sa retraite.*

Elle m'abuse
Par une ruse;
Plus d'excuse,
Elle me hira.
Qu'elle diffère,
Soudain, j'espère,
Ce mystère
S'éclaircira.

BATHILDE, à part.

Verner m'abuse.
Par une ruse,
Je m'amuse
De tout cela.
Il faut nous taire;
Biertôt, j'espère,
Ce mystère
S'éclaircira.

ENSEMBLE.

ÉVELIE, à part.

De trop de ruse
Chacun m'accuse,
Et je m'amuse
À rester là.
Sachons nous taire;
Par ce mystère
Nul, je l'espère,
Ne me verra.

VERNER, écrivant.

À mes vœux elle doit souscrire.

BATHILDE, à part.

Que peut-il donc écrire là ?
En vérité je voudrais rire
De la colère où le voilà.

VERNER.

Elle m'abuse, etc.

BATHILDE.

Verner m'abuse, etc.

ÉVELIE.

De trop de ruse,

(Du moment où Verner va finir sa lettre, le baron entre.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE BARON.

VERNER. *Il chiffonne sa lettre, et la jette derrière la table près de la harpe.*

Ciel! monsieur le baron!

LE BARON, *une lettre à la main.*

Verner, portez, je vous prie, cette lettre au général Wilhem, mon voisin: vous ne la remettrez qu'à lui-même; nous vous attendons pour vous mettre en route.

VERNER.

Oui, monsieur. (*A part.*) Quel contre-temps!... N'importe, je guetterai son départ.

(*Il sort.*)

LE BARON, *fermant la porte, à Bathilde.*

Pardon, madame, je suis à vous; mais vous voyez à ma tristesse,...

BATHILDE.

Vous me glacez d'effroi!

EVELIE, *à part.*

Il a fermé la porte.

LE BARON.

Nous voilà seuls; je puis vous parler sans crainte.

BATHILDE.

Quoi, monsieur le baron, vous venez m'annoncer!...

LE BARON.

Qu'il n'est aucun espoir de faire revenir le fils du comte de Butler à des sentimens plus honorables; aigri par la douleur, il ne respire que vengeance... Les ordres les plus sévères sont donnés pour se saisir du fugitif.

BATHILDE.

O ciel!

EVELIE, *à part.*

Le fugitif; ah! c'est mal, d'entendre cela! mais je n'ose plus sortir.

LE BARON.

Maintenant, vous concevez toutes mes craintes; d'après mes démarches, j'ai tout lieu de croire que des visites seront bientôt faites dans cet hôtel même.

EVELIE, à part.

Il paraît que c'est l'inconnu dont parlait Berta.

LE BARON.

La retraite ou j'ai caché mon étourdi est impénétrable ; mais c'est toujours une prison ; il va partir dans mon cabriolet, revêtu de ma livrée, et avec vous, madame, pour ne point éveiller de soupçons.

EVELIE, à part.

C'est comme un roman !

LE BARON.

Mon château n'est qu'à trois lieues de la frontière de la Poméranie ; nous aviserons aux moyens de le faire passer à l'étranger, jusques au moment où justice lui sera rendue. Quant à son mariage, il n'y faut plus penser en ce moment.

EVELIE, à part.

Son mariage ! Cette dame allait donc épouser l'inconnu ?

BATHILDE.

De grâce, hâtez-vous de me montrer votre prisonnier. Qui le consolera, si ce n'est moi ? Où est-il ? conduisez-moi près de lui.

LE BARON.

Il n'est pas éloigné, et vous allez le voir ; mais je confie à votre discrétion un mystère...

BATHILDE.

Je vous réponds de moi.

LE BARON.

Il serait difficile de découvrir là le colonel Lindorf.

EVELIE, à part.

Le colonel Lindorf, mon prétendu !.. maintenant je suis contente d'entendre.

LE BARON.

Le secret de cette cachette nous répondrait même de sa prudence ; car il lui est impossible de l'ouvrir.

EVELIE, à part.

Une cachette ! oh ! si je la connaissais ! (*Le baron ouvre la cachette, Evelie examine avec attention.*) Un bouton dans la bordure du tableau, une porte, un second ressort... Je m'en souviendrai.

(*Toutes les fois que le baron ouvre la cachette, on doit entendre une musique mystérieuse dans l'orchestre.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LINDORF.

LE BARON.

Venez, colonel, venez.

(La cachette se referme.)

ÉVELIE, à part.

C'est qu'il est fort bien, mon prétendu.

LINDORF.

Chère Bathilde!

(Ils s'embrassent.)

ÉVELIE, à part.

Comme il est familier avec cette dame!

BATHILDE.

Combien ta situation m'afflige, Lindorf.

ÉVELIE, à part.

Quel langage!

LE BARON.

Ce n'est pas le moment de s'attendrir et de s'effrayer; il faut quitter Berlin sur-le-champ. *(Il appelle.)* Péters! *(Un valet entre par la chambre du baron.)* La livrée que je vous ai demandée; et le cabriolet à la porte de l'escalier dérobé.

LINDORF.

(Le valet sort.)

Quel est votre projet?

LE BARON.

Madame vous l'expliquera en route; elle vous dira l'inutilité de ma démarche..... La crainte et la douleur rendent votre adversaire intraitable. *(Le valet rentre, portant une livrée et un chapeau.)* Revêtez-vous de cet habit.

LINDORF.

Je m'abandonne entièrement à vous.

BATHILDE.

Je veux t'accompagner jusques sur la frontière.

LINDORF, s'habillant.

Sur la frontière! que dites-vous? ... Moi renoncer..

LE BARON.

AIR du duo de Gulistan.

Hâtez-vous; (*bis*) le temps presse.

LINDORF.

Du bonheur quand j'avais la promesse....

BATHILDE.

Hâtez-vous; il faut partir.

LINDORF.

Moi, partir!

ENSEMBLE.

Oui, partez, le temps presse.

LINDORF.

Quoi partir

Sans voir celle a qui je dois m'unir!

ENSEMBLE.

Hâtez-vous, (*bis*) le temps presse;

Il faut partir;

On peut venir.

(Ils descendent par l'escalier dérobé.)

LE BARON, seul.

Allons donner l'ordre du départ.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

ÉVELIE, seule sortant de la harpe.

Que signifie tout ce mystère?.. Pourquoi le colonel Lindorf, mon prétendu, s'en va-t-il avec cette dame? et pourquoi se cache-t-il?

SCÈNE XVIII.

ÉVELINE, VERNER, accourant.

VERNER.

Le général a fait dire qu'il ne rentrerait que ce soir, me voilà dispensé de l'attendre. Mais je ne vois plus Bathilde!.. Évelie, avez vous vu sortir cette dame que j'avais laissée-là?

ÉVELIE.

Où, je l'ai vue; elle vient de partir avec celui que je devais épouser.

VERNER.

Grand Dieu! que dites-vous?

ÉVELIE.

Oui, monsieur Verner... cette dame est venue le chercher ici; j'étais encore dans la harpe... mon prétendu a paru et la dame et lui se sont embrassés.

VERNER.

Ciel!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BERTA.

BERTA, *traversant le théâtre.*

Vite!..... vite, mademoiselle; cachez-vous bien! Cette fois, c'est la grande blonde qui cherche;... il faut la faire rester là jusqu'à ce soir... (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE XX.

ÉVELIE, VERNER.

VERNER, *avec transport.*

Parlez, mademoiselle Évelie, parlez! achevez de m'instruire...

ÉVELIE.

Je n'ai pas le temps : il faut que je me cache!

VERNER.

Un seul instant!

ÉVELIE, *vivement.*

Eh bien, mon oncle a fait rendre la livrée de Peters au jeune homme; et votre dame et mon prétendu sont descendus par l'escalier dérobé.

VERNER.

Qu'entends-je!

ÉVELIE, *de même.*

Un cabriolet les attendait à la petite porte, et, en ce moment, ils galoppent ensemble vers la frontière de la Poméranie.

VERNER.

Vers la frontière... Adieu, bonne Évelie!

ÉVELIE.

Qu'avez-vous, monsieur Verner?

VERNER.

Rien, rien ! dites à votre oncle que je ne pars plus avec vous ; je cours sur la route de la Poméranie.

(*Il sort en courant par l'escalier dérobé.*)

SCÈNE XXI.

EVELIE, seule.

M. Verner ! M. Verner !... (*Elle le suit jusqu'à la porte de l'escalier dérobé ; son bouquet s'accroche à la clef et tombe sous qu'elle s'en aperçoive.*) Il est déjà loin !.... Mais puisque je suis seule, mettons-nous dans la cachette de mon oncle pour me faire bien chercher..... Voyons si je pourrais l'ouvrir. (*Elle va au tableau, et l'examine.*)

(*Musique mystérieuse.*)

AIR nouveau de M. Miller, ou du Muletier.

Voyons, je connais le secret :
 C'est un ressort caché dans la bordure.
 C'est par ici, j'en suis bien sûre.
 Oh ! que ce mystère me plaît !
 Mais si mon oncle me voyait....
 Le voilà.... Sous ma main il cède,
 Et je pourrai l'ouvrir sans avoir besoin d'aide.
 Oui, c'est bien comme ça :
 Il s'entr'ouvre déjà.
 Courage ! il cédera.
 Poussons ferme par là.
 Ah ! c'est cela.
 C'est charmant, m'y voilà.
 On ne pourra
 Me trouver là.

(*Elle s'élançe dans la cachette, et les portes se referment aussitôt sur elle. Alors, sur la ritournelle mystérieuse de l'air, on voit les compagnes d'Evelie qui se dispersent dans le salon et disparaissent par toutes les portes en courant : la grande blonde qui cherche vient aussi dans le salon, et disparaît ; la musique cesse.*)

SCÈNE XXII.

LE BARON, appelant.

Evelie ! Evelie !.... Elle devrait être prête. (*Il appelle.*)

Evelie ! Evelie ! Allons, mademoiselle... c'est assez jouer ; les voitures sont prêtes, il faut partir.

SCÈNE XXII.

LE BARON , BERTA.

BERTA.

Mamzelle Evelie ! mamzelle Evelie ! Ah ! monsieur le baron, avez-vous vu mamzelle ?..

LE BARON.

Elle n'est pas dans sa chambre ?..

BERTA.

Elle était ici tout à l'heure avec monsieur Verner ; mais il ne faut rien dire...

LE BARON.

Avec monsieur Verner !.. Quel soupçon !.. Et ma nièce n'est ni dans sa chambre, ni dans le jardin ?..

BERTA, à la porte de l'escalier dérobé.

Ici, là bas, pas plus de mamzelle... Ah ! voilà son bouquet...

(Elle ramasse le bouquet sur l'escalier.)

LE BARON.

Dieu ! ce bouquet sur cet escalier dérobé... et tous les deux étaient ici...

BERTA, ramassant la lettre chiffonnée.

Et ce papier, monsieur le baron ?

LE BARON, la prenant.

C'est l'écriture de Verner !.... que vois-je ?.... (Il lit.)
 « Vainement vous voulez me faire croire à votre amour, par
 » des sermens ; il faut m'en donner une preuve éclatante,
 » en quittant à l'instant même cet hôtel. » Plus de doute,
 tout s'explique, et ma nièce est enlevée.

BERTA.

Enlevée ! là ! qui aurait dit ça de mamzelle Evelie, qui avait l'air presque aussi innocente que moi ?

LE BARON.

Un jeune homme que je regardais comme mon fils ! Une nièce, l'espoir, la consolation de mes vieux jours ! Juste ciel !

à qui donc se fier ? mais je les retrouverai !... Oh ! je jure de ne remettre les pieds dans l'hôte que lorsque j'aurai atteint les fugitifs.... Holà ! Frmin, Peters, Evrard ! par ici, accourez, accourez tous.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, TOUS LES DOMESTIQUES, *accourant* ; LES COMPAGNES D'ÉVELIE.

FRITZMANN, *à part*.

C'est sans doute pour le mariage qu'on nous appelle.

LE BARON.

Mes amis, mes fidèles serviteurs, ma nièce a disparu ; la violence vient de l'enlever à ma tendresse, à l. vôtre ! Courez sur toutes les routes ; la récompense la plus brillante à celui qui la trouvera ! Mais que personne ne rentre à la maison avant quelle n'y soit rendue.

FRITZMANN, *complimentant*.

Monsieur le baron est bien honnête ; et nous faisons tous des vœux pour que ce mariage soit heureux.

LE BARON

Le butor !.. Toi, Berta, je te chasse pour ne l'avoir point surveillée.

BERTA.

Mais, monsieur le baron....

LE BARON.

C'en est assez, partez tous !

CHOEUR,

AIR de Camille.

• Du courage !
Du courage !
Nous la trouverons,
Je gage.
Du courage
Oui, nous la ramènerons.

(Ils sortent tous en désordre.)

SCÈNE XXIV.

LE BARON, FRITZMANN.

LE BARON.

Quelle indignité!..... Comme s'ils ne pouvaient pas m'avouer leur amour.. ... À on cœur ne leur est il pas connu? Mais un enlèvement!..... Ah! qu'ils n'espèrent plus de pardon..... Evelie! Evelie! devais-je m'attendre à tant d'ingratitude!.... Si je ne la retrouve pas, je quitte ces lieux pour n'y jamais rentrer..... (Pendant ceci, le baron a pris ses gants, son chapeau et son épée.) Fritzmann!

FRITZMANN, à part.

Comme ce mariage a l'air de lui faire plaisir.

LE BARON.

Fritzmann!

FRITZMANN.

Je crois qu'il me parle. Monsieur le baron.... certainement c'est une grande satisfaction pour vous.

LE BARON.

Mais prend donc ton cornet, imbécile! (Il lui prend son cornet, et le lui met à l'oreille.) Tout le monde part; tu restes seul à la maison; tu vas la garder.

FRITZMANN.

J'entends fort bien, monsieur le baron, j'entends fort bien!.. Je vois que c'est encore un rapport des domestiques, ils veulent absolument que je sois sourd.

LE BARON.

O! quel homme!.... Eh! bien, si tu m'as entendu..... Souviens-toi que tu restes seul à la maison.

FRITZMANN.

J'entends fort bien, grâce au ciel, monsieur le baron! et vous pouvez compter sur moi.

LE BARON, à lui-même.

Ah! je n'ose plus compter sur personne.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Ceux que j'aimais sans pitié me délaissent,
Méritais-je cet abandon?

Et tous les deux ensemble disparaissent

En déshonorant ma maison.
 Ah ! quelle tache pour mon nom !
 Verner a cru, selon la loi commune,
 Que sans bien il ne pouvait pas
 Prétendre à cet hymen ... Hélas !
 J'aurais donné, sans regret, ma fortune
 Pour ne point les trouver ingrats !

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

FRITZMANN, *seul.*

Monsieur le baron qui est si bon, est quelquefois d'une dureté!... Tout le monde part, et je reste!... il vont faire la noce à la campagne, se réjouir, s'amuser, et moi..... Oh! les maîtres! les maîtres!... Eh bien! on gâtera l'hôtel, on saura s'y faire des consolations. (*A part.*) J'ai justement la clef de la cave; et en avant la gaité!

EVELIE, *qu'on entend à peine.*

Mon oncle! Berta!

FRITZMANN.

AIR de la Fête du Village voisin.

On dit parfois (sottise sans pareille!)
 Que maintenant je n'entends pas trop bien;
 Mais franchement, lorsque je n'entends rien,
 C'est que je fais la sourde oreille.

Pour les sots discours,
 Bien longs ou bien courts,
 Bienheureux les sourds;
 Mais près d'une bouteille,
 Ou près d'un objet
 Jeune et guilleret,
 Le verre tout prêt,
 Et l'oreille au guet,

J'entends les soupirs, les soupirs des tendrons,
 Et les doux glouglous, les glouglous des flacons.

EVELIE, *d'une voix encore plus affaiblie.*

Berta! Berta! mon bon oncle! au secours!

FRITZMANN.

Même air.

Je n'entends pas les propos d'la commère,
 Je n'entends pas les discours médisans,
 Je n'entends pas les fades compliments,

J'n'entends pas le cri d'la misère.
 Je n'entends jamais
 Tous ces freluquets
 Qui, vrais perroquets,
 Ne savent pas se taire.
 Mais quand vient le soir,
 Oui, quand il fait noir,
 Près de mon objet
 Et d'un vin clair et,
 J'entends les soupirs, les soupirs des tendrons,
 Et les doux glouglous, les glouglous des flacons.

EVELIE, à peine entendue.

Mon oncle ! Berta !

(On entend quelques légers coups dans la cloison.)

FRITZMANN.

Il fait du vent, je crois ; fermons les croisées de cet appartement... Une visite par semaine pour l'entretien ; et voilà tout mon ouvrage fait !

(Il va fermer les croisées.)

SCÈNE XXVI.

LE BARON, LINDORF, BATHILDE ; ils rentrent
 par la petite porte.

LE BARON.

Quoi ! Verner ! que me dites-vous ?

BATHILDE.

Après nous être arrêtés un instant chez ma sœur, nous nous étions remis en route, et nous allions atteindre la porte de Brandebourg, lorsque tout à coup M. Verner s'élança, arrêta le cabriolet, et nous montrant les armes qu'il portait, il ordonna impérieusement à mon frère de descendre, pour lui rendre raison, dit-il, de l'injure qu'il lui avait faite. Ignorant à qui il avait affaire, il descendait pour se rendre aux vœux de son adversaire, lorsque d'un mot j'explique tout le mystère... Je vois soudain Verner pâlir et se troubler... Il nous invite en balbutiant à poursuivre notre route... Il n'était plus temps!.. Cet éclat avait ameuté la populace ; le ca-

briolet allait être entouré ; la garde de la porte de Brandebourg se mettait en mouvement, et j'ai cru prudent de revenir, en toute hâte, sur nos pas...

LE BARON.

Quoi ! c'est Verner ?.. Comment expliquer...

BATHILDE.

Sa jalousie a tout causé.

LINDORF.

Il a cru voir un rival près de Bathilde.

LE BARON.

Un rival ? Quoi ! madame, c'est vous qu'il aimerait ? Et ma nièce !.. ma nicce... Que penser !.. que résoudre !..

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, BERTA.

BERTA.

Ah monsieur le baron, vous m'avez chassée ; mais il ne faut rien dire, et j'accours pour vous apprendre que des soldats de justice rôdent autour de votre hôtel.

LE BARON.

Des soldats de justice !..

BERTA.

Ils sont plus de trente.

LE BARON, *vivement*.

Heureusement, cette retraite est sûre... Rentrez, Lindorf, rentrez dans votre prison !

LINDORF.

Digne ami ! Comment reconnaître ?... (*Musique vive et très-expressive. Le baron ouvre la cachette ; Lindorf va s'y précipiter. On aperçoit Evelie évanouie.*) Grand Dieu !..

LE BARON

Ma nièce !..

BERTA.

Il faut convenir qu'elle avait trouvé là une bonne cachette.

ENSEMBLE.

AIR nouveau de Miller.

O surprise extrême!
 Evelie en ces lieux!
 Oui, c'est elle-même
 Qui s'offre à nos yeux.

(Lindorf la porte toujours évanouie sur le théâtre. On
 la place sur un fauteuil.)

ÉVELIE.

Hélas! où suis-je? O peine extrême!
 Venez, cher oncle, à mon secours.

LE BARON.

Douce Evelie, ô toi que j'aime,
 Le ciel a veillé sur tes jours.

BATHILDE.

Oui, la voilà qui revient à la vie.

LINDORF.

Reconnaissez, chère Evelie,
 Celui qui sera votre époux.

ÉVELIE.

Lindorf! ah! mon oncle, c'est vous!
 (Elle se jette dans ses bras.)

ENSEMBLE.

O bonheur extrême!

LE BARON.

Evelie!.. ma chère Evelie!..

ÉVELIE, *reprenant ses sens.*

Mon oncle!.. Berta!..

LE BARON.

Mais, comment se fait-il que ce secret impénétrable?...

VERNER, *en dehors.*

Monsieur le baron! monsieur le baron!

BATHILDE.

C'est la voix de Verner.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, VERNER.

VERNER.

Ah! monsieur le baron!... madame!... monsieur!...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

VERNER.

La rétractation du jeune comte de Butler.. La voilà!

TOUS.

Se peut-il?

BATHILDE.

Oh! Verner!

VERNER.

Après la scène ridicule de la porte de Brandebourg ; et prévoyant tous les dangers auxquels mon étourderie allait exposer le colonel, je me suis rendu à l'hôtel du comte, dont le nom était échappé à Bathilde. Le comte Butler, vous le savez, fut l'ami de mon père... A mon nom, toutes les portes me sont ouvertes ; j'arrive jusqu'auprès du blessé... Jugez de ma joie, madame ; jugez de mon bonheur... Les médecins assemblés venaient de décider que la blessure n'était pas mortelle ; et dans l'excès de son contentement, le jeune comte vous avait rendu justice!.. Je m'approche de lui, je lui peins votre loyauté, le sort qui vous menace, les persécutions dont vous êtes l'objet ; il m'écoute ; il soupire ; et bientôt, d'une voix affaiblie ; mais résolue, il dicte à son père cette rétractation qui, d'après nos lois militaires, vous rend le repos, l'honneur et la liberté...

(Il donne un écrit au colonel.)

BATHILDE.

Vous devinez maintenant tout le mystère... Mon ami!.. le secret du colonel n'était pas le mien.

EVELIE.

Mon cher oncle, c'est donc là mon prétendu?

LE BARON.

Oui, ma chère Evelie ; et je ne vois plus d'obstacles à ce mariage.

LINDORF.

Nous signerons le contrat aujourd'hui même.

BERTA.

Dites donc, mamzelle... il paraît que c'est là l'inconnu, et que vous allez faire connaissance.

LE BARON.

Mais, dis-nous donc comment tu as pu découvrir?..

EVELIE.

Quand vous parliez avec madame, mon oncle, et que vous avez fait sortir mon prétendu, j'étais là... En jouant à cache-

cache, je m'étais mis dans la harpe; et pour trouver encore une meilleure cachette...

BERTA.

Je ne m'étonne plus si la grande blonde a tant cherché.

FRITZMANN, *qui a son cornet.*

C'est drôle, ça ! maintenant, j'entends... mais je ne comprends plus...

BERTA.

Je vous raconterai tout cela, monsieur Fritzmann.... si monsieur le baron veut bien me reprendre à son service.

LE BARON.

Je l'ai dit, tout est oublié.

EVELIE.

Voilà une partie de cache-cache dont je me souviendrai long-temps.

BERTA.

Il ne faut rien dire, et je ne dis plus rien ; mais il y a tant de gens qui devraient se cacher !

VAUDEVILLE.

BERTA.

AIR de la Haine d'une femme.

Déjà je songe au mariage!
 Quoique sans bien, gentils galans,
 Bruns ou blondins, et de mon âge,
 Montrez-vous vite à mes parens.
 Vieux grisons qui, dans votre caisse,
 De plaire cherchez le moyen.
 Malgré toute votre richesse, (*bis*)
 Cachez-vous bien, (*bis*)
 Vieux soupirans, cachez-vous bien.

BAPHILO.

Amans, vous qui près d'une belle,
 Essayez de constans refus,
 Ne soyez pas discret pour elle;
 Montrez-vous sans être confus.
 Vous à qui la beauté soumise
 N'a jamais su refuser rien,

Amans que l'amour favorise, *(bis.)*
 Cachez-vous bien ! *(bis.)*
 Amans heureux , cachez-vous bien.

LE BARON.

Agens , banquiers , prêteurs sur gage,
 Qui volez , spéculant sur tout ,
 Un million et davantage ,
 Vous pouvez vous montrer partout.
 Voleurs obscurs et sans ressource ,
 Qui , ne possédant jamais rien ,
 Pour vivre me volez ma bourse , *(bis.)*
 Cachez-vous bien ! *(bis.)*
 Petits voleurs , cachez-vous bien.

FRITZMANN.

Lorsque je descends à la cave ,
 Vins de Volney , vins de Pomars ,
 Vins de Champagne , vins de Grave ,
 Montrez-vous tous à mes regards.
 Mais vous qui donnez la migraine ,
 Vins faux de Saint-Émilien ,
 Vins d'Orléans , vins de Surène , *(bis.)*
 Cachez-vous bien ! *(bis.)*
 Lorsque j'ai soif , cachez-vous bien.

VERNER.

Mesdames , qui par la sagesse
 Faites le bonheur d'un époux ,
 Vous que l'on respecte sans cesse ,
 Ah ! pour l'exemple montrez-vous.
 Mais vous qui dans vos douces trames
 Oubliez l'éternel lien ,
 Pour tromper vos maris , mesdames , *(bis.)*
 Cachez vous bien ! *(bis.)*
 Pour leur repos cachez-vous bien.

LINDORF.

Auteurs , dont la plume féconde
 Écrit pour le bien de l'état
 Et pour rendre la paix au monde ,
 Montrez-vous tous avec éclat.
 Écrivains dont l'affreux génie
 Diffame chaque citoyen ,
 En répandant la calomnie , *(bis.)*
 Cachez-vous bien ! *(bis.)*
 Pour votre honneur cachez-vous bien.

ÉVRIER, au public.

O vous, qui par votre indulgence
Encouragez tous nos travaux,
Amis des arts qu'on aime en France,
Montrez-vous au bruit des bravos.
Mais vous, critiques trop sévères,
Qui ne pardonnez jamais rien
Aux esquisses les plus légères, (bis.)
Cachez-vous bien! (bis.)
Ah! pour ce soir cachez-vous bien.

FIN.